

DANS L'ILE DU GOMBO

Bernard LEMOFOUET (Dschang, Cameroun)

Deux jours après la publication des résultats des examens du deuxième semestre, Albert Tafong s'était rendu pour la première fois au bureau de son professeur d'anglais, monsieur Ovenga. Deux heures de temps ne lui avaient pas suffi pour épuiser ses revendications et réclamations. Ovenga, qui l'avait suivi jusque-là avec beaucoup de désintéressement, finit par rompre le silence. Alors s'engagea une chaude altercation. D'un geste de son index, il pointa la porte et après quelque réticence, Albert Tafong regagna le dehors. Il réussit à se frayer un passage dans la masse compacte des étudiants qui se bousculaient comme des moutons affamés à l'entrée d'un pâturage pour avoir accès chez Ovenga ce jour-là.

Dès qu'il franchit le seuil du portail de l'école, deux hommes en uniforme se ruèrent sur lui et le jetèrent sans ménagement dans un camion. De tout ce qui fut dit par ces hommes qui l'encerclaient comme un bandit de grands chemins et n'hésitaient même pas à lui caresser les tibias de leurs rangers, il ne retint que ces paroles : « Tu es arrêté pour atteinte à l'ordre public ».

Il y a de cela deux ans, Albert Tafong avait été reçu avec brio au concours d'entrée au second cycle de l'Ecole Normale. Excellent étudiant depuis la faculté, il avait bravé toutes les unités de valeur du niveau quatre. Il avait fini par croire que les années d'étude se ressemblent, car chez lui, elles ont été toujours couronnées de succès. Ainsi attendait-il avec sérénité les examens du second semestre. Il n'y avait que les grèves intermittentes d'étudiants avec leurs cortèges de récriminations et de revendications qui menaçaient de retarder cette ultime échéance.

L'année académique tirait déjà vers sa fin. Dans le campus universitaire, des rumeurs folles sur l'imminence des examens du second semestre circulaient. Pour ne plus se laisser surprendre par les autorités universitaires qui voulaient sauver l'année académique à tout prix, les étudiants revenaient au campus un à un. Mais ce n'était pas pour les examens, c'était surtout pour voir si les autorités avaient satisfait à leurs revendications. Une fois de plus, la tradition fut respectée. Les étudiants voulaient une amélioration de leurs conditions d'étude. On leur offrit des examens à la sauvette comme pour les chasser du campus. Une guerre de communiqués et de contre-communicés fut déclenchée. Pendant que les autorités invitaient

les étudiants à regagner le campus, les leaders du mouvement étudiant les exhortaient à persister dans la résistance jusqu'à ce que des solutions soient trouvées à toutes leurs revendications.

Après plusieurs semaines de campus mort, les dates définitives des examens du deuxième semestre furent publiées. Des communiqués subséquents faisaient peser de lourdes menaces sur ceux des étudiants qui essaieraient de boycotter ces examens. Pour intimidation et dissuasion, le dispositif des Ninjas fut renforcé sur les points stratégiques du campus.

Les étudiants furent pris de court. On se serait attendu à une course effrénée vers les cahiers et les livres ou à des groupes d'étude et de discussion. Mais rien de tout cela ne se produisit. Bien au contraire, certains étudiants sillonnaient les quartiers pour faire valoir leur titre de futur fonctionnaire.

Albert Tafong était un des rares étudiants qui avaient encore de la vocation et du courage pour les études. Aussitôt, il entra en stages bloqués, mit fin à toutes sortes de visite et recommanda même à sa bien-aimée, Amina de ne mettre encore pied chez lui qu'après les examens. Celle-ci qui fréquentait la même école que lui ne saisit rien de sa démarche et s'écria en ces termes : « Je ne peux pas pousser la naïveté jusqu'à croire que c'est les études qui le préoccupent tant ; il se peut qu'il a trouvé mieux ailleurs et veut se débarrasser de moi ; n'eût été son orgueil habituel, je pourrais lui montrer le vrai et unique chemin de la réussite dans cette école. Ah ! Le pauvre ! Il perd tout son temps dans les bibliothèques jusqu'à oublier mes beaux yeux ».

Depuis qu'elle était entrée à l'université, Amina avait éprouvé une haine incommensurable pour ses cahiers. La plus grande partie de son temps, elle la passait à soigner et à préserver sa beauté pour attirer sur elle l'attention des enseignants. Dès qu'elle eut vent des examens, elle prit le chemin des grands magasins de la ville pour se procurer les produits cosmétiques. Même le contenu de sa penderie lui parut caduc. Elle acheta un tissu scintillant de mille flammes et l'apporta à un styliste modéliste pour se faire coudre une tenue appropriée pour les examens. Elle passa le reste de son temps dans un salon de coiffure d'où elle se tira avec des vagues mouvantes sur la tête.

Rares étaient les camarades d'Albert Tafong qui se sentaient inquiétés par les examens. Ils continuaient de vaquer tranquillement à leurs activités extra-académiques. Certains étaient des commerçants, les uns travaillaient dans des chantiers de construction comme aide-maçons, les autres faisaient des cours de répétition payants aux élèves d'établissements d'enseignement secondaire. Pendant leurs jours de repos, ils faisaient un tour, soit au campus, soit au domicile des enseignants pour les voir.

Pendant que les étudiants jouaient avec la préparation des examens, certains enseignants les préparaient très minutieusement. Ovenga excellait en la matière. C'est ainsi qu'à la veille des examens, la quiétude de plusieurs groupuscules d'étudiants sur le campus était troublée par cet enseignant apparemment très soucieux de leur formation. Vous êtes en train de bavarder avec des camarades, alors un homme à la barbe hirsute d'anarchistes surgit et vous fait savoir qu'il a composé une épreuve très difficile. Vous êtes sur le chemin du retour, un individu au pas lourd et paraissant broyé par les exigences existentielles vous aborde et vous dit tout de go que vous ne pouvez pas valider son unité de valeur. Vous êtes en plein cours magistral, un pédant interrompt la lecture d'un fossile d'outre-jeunesse et vous rappelle que l'échec en son unité de valeur sera catastrophique.

Certains étudiants découvraient très vite le jeu qui se cachait derrière de telles élucubrations. Aussi pénétraient-ils dans l'aire de jeu. C'est ainsi que l'enseignant d'Anglais était escorté comme un roi par les étudiants. La porte de son bureau demeurait aussi ouverte toute la journée, car il était plus sollicité qu'un médecin en cas d'épidémie dans une ville. Il se montrait également très disponible, recevant les étudiants au coin de la rue, dans les bistrot et même à domicile.

Pendant tout ce remue-ménage, Albert Tafong et ses amis se méfiaient d'Ovenga comme d'un être atteint d'une dangereuse maladie contagieuse. Parfois, ils séchaient ses cours pour ne pas souffrir de le suivre débiter ce qu'ils considéraient comme propos pour intimider les paresseux et les faibles. Dans l'attente des examens, ils passaient parfois des nuits blanches devant cahiers et livres et se rencontraient également pour discuter sur les parties du cours demeurées obscures. Ils empruntaient aussi les épreuves d'examens des années précédentes afin de les traiter, croyant se mettre ainsi dans les conditions optimales pour affronter les examens.

Une nuit, pendant que la lune parcourait le ciel serein et enchantait la nature de sa lumière langoureuse, Albert Tafong décida d'aller se promener ; aussi pouvait-il se divertir et prendre également un peu de frais. A un moment où les phrases clés et les plus belles idées de ses leçons coulaient dans sa tête comme un fleuve sur une plaine et le comblaient d'une joie presque indescriptible qui illuminait sans cesse son visage, une silhouette de jeune fille s'immobilisa devant lui. Il voulut la contourner, mais les bras d'Amina, largement ouverts pour une embrassade à l'africaine, l'en empêchèrent. Une deuxième tentative lui permit de se débarrasser de ce corps qui cherchait à se cramponner au sien comme une aiguille attirée par un champ magnétique.

Amina demeura quelques instants immobile au milieu de la route pendant que Albert Tafong continuait tranquillement et joyeusement son chemin. Elle voulut le rattraper, mais c'était comme si ses pieds avaient pris subitement du plomb. En apercevant son dos qui menaçait de disparaître à l'autre extrémité de la route, elle engagea une course dans l'optique de le rejoindre. Dans sa tête, des pensées folles s'entrechoquaient : « Non, non ! Mon Alberto, mon chouchou, mon chéri, quelque chose de fâcheux t'est sans doute arrivé. T'es devenu fou ! Je ne me reconnais plus en toi. Toi qui m'as toujours dit que le chemin de ton bonheur passe par moi. Voilà que tu t'écartes de moi comme d'un être atteint de SIDA. Ce n'est pas possible ! Il faut que je te rejoigne. Je dois te rejoindre, même s'il me faut prendre un taxi en course. Je dois... »

Cette nuit-là, en dépit de l'agitation orchestrée par les passants, la rue lui paraissait vide. Rien ne put la distraire, même pas les vrombissements des moteurs de véhicules ou les cliquetis des hauts talons des belles de nuit sur la coque dure des trottoirs. Elle continuait sa course folle, brûlée de mille désirs de le rencontrer. Plus elle avançait, plus ses foulées s'allongeaient et son impatience s'accroissait considérablement. Puis ce fut un début de soulagement puisqu'elle n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Elle finit tout de même par le rejoindre et cette fois-ci, elle n'osa plus le toucher. Ils allaient côte à côte sur la route.

Après quelques minutes de silence, Albert Tafong qui l'avait reconnue entre temps rompit le silence. – Si c'était quelqu'un d'autre que toi, j'aurais porté plainte contre lui pour trouble de jouissance ; ce n'est pas à tout moment que je tolère qu'on me perturbe dans mes envolées intellectuelles. Je te permets de m'adresser la parole si et seulement si ce que tu as à me dire concerne les études. Je t'avais déjà dit que pour le moment, ton sourire et la lumière de tes yeux ne m'intéressent aucunement. Ce qui compte pour moi à présent, c'est d'essouffler tout le monde lors des examens du deuxième semestre.

- Je n'ai rien contre ton ambition. Bien au contraire, je la trouve normale et légitime. Même si en recopiant intégralement tes devoirs lors des évaluations, j'ai eu la chance d'obtenir des notes plus élevées que les tiennes, je ne saurais ne pas reconnaître ta force. Tu as certes l'intelligence, l'assiduité et la méthode de travail suffisantes pour mériter la moyenne la plus haute de notre classe, mais il te manque quelque de très nécessaire pour ce faire : l'expérience du milieu. Permet que je t'explique comment les choses se passent dans notre école si tu ne veux pas payer les pots cassés un jour.

- Il se peut que tu ne m'as pas bien saisi tout à l'heure. Pour être plus concret, parle-moi des unités de valeur. Si tu as des difficultés quelque part, cela peut me permettre de repositionner mes connaissances, de bien affûter mes armes avant la bataille. Ce qui se passe à

l'école en marge des unités de valeur m'est égal. Et si tu n'as rien à propos de cela, souffre qu'on se voit après le combat. Tchao !

Albert Tafong s'était arrêté un instant et regardait d'un air très amusé Amina qui disparaissait peu à peu à l'autre extrémité de la route. Voilà qui lie le succès à la chance et prétend me donner des conseils favorables à une quelconque réussite. C'est à me faire mourir de rire. Sur ce, il rebroussa chemin pour regagner sa mini-cité.

Lorsqu'Amina revint dans sa chambre, elle ne put s'asseoir. Fatiguée et abattue comme un athlète qui vient d'effectuer une course de fond, elle se jeta au lit. Son seul souci était de noyer toutes les déboires qu'elle venait d'endurer dans un profond sommeil. Elle se couchait tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos. On eût même dit qu'elle parcourait le lit d'une extrémité à l'autre dans l'espoir de surprendre le sommeil sur son chemin. Tel un film de fées, la scène de sa rencontre avec Albert Tafong allait et revenait dans sa tête et l'exaspérait. Dans cette tourmente, elle put tout de même songer aux examens qui étaient prévus le jour suivant. Mais ne doutant aucunement de son dispositif, elle remit les dernières retouches au matin. Enfin, ce fut le soulagement, car le sommeil s'empara d'elle.

Vint enfin le jour des examens. Amina qui s'était levée depuis les premières heures de l'aube ne se donna pas beaucoup de peines pour mettre son dispositif de séduction, car elle savait qu'il suffisait d'un rien pour corrompre les surveillants qui avaient déjà démontré leur vénalité et leur légèreté à plusieurs occasions, surtout devant une créature de sa trempe. Pour elle, le simple regard avait fait impeccablement et irrésistiblement l'affaire jusqu'à présent.

Elle fit une brève toilette et se vêtit aussitôt. Grandes furent sa surprise et sa déception lorsqu'en fouillant sa trousse, elle constata qu'elle avait oublié de se procurer le matériel le plus efficace pour les examens, les crayons de couleur. Son regard s'immobilisa sur la pendule murale. Il était six heures quarante cinq minutes. Les librairies n'ouvraient leurs portes qu'à huit heures trente minutes, soit une heure de temps après le début des examens. Mais il était hors de question pour Amina d'affronter les examens sans crayon de couleurs, ce matériel qui lui avait permis d'être parmi les premiers de sa classe à plusieurs reprises au grand étonnement de certains de ses camarades. Ainsi un tour à la librairie devint incontournable.

En arrivant dans la salle d'examens, tous les étudiants avaient déjà occupé leur place. Les feuilles et les épreuves avaient été également distribuées. Amina se rendit à la table des surveillants, reçut une feuille et une épreuve et revint s'asseoir. Un silence de tombeau régnait dans l'amphithéâtre. Seul le bruit des rangers des Ninjas, semblables à des soldats vainqueurs

faisant des démonstrations dans une zone conquise et soumise, se laissait percevoir de temps en temps.

Albert Tafong dont toutes les forces étaient orientées vers sa copie ne vit même pas Amina faire son entrée. Son seul souci, c'était comme il le disait souvent à tous ceux qui voulaient l'entendre, de battre tout le monde d'abord de vitesse et ensuite en obtenant la note la plus élevée. A peine avait-il griffonné quelques notes de référence sur son brouillon que des cris stridents s'élevèrent dans l'amphithéâtre. Que ne fut sa surprise de constater que ses camarades de classe manifestaient ainsi leur étonnement au sujet de la rapidité d'Amina qui venait de traiter une épreuve de trois heures en moins de trente minutes.

« C'est sûr que c'est une paresse et une faiblesse tourmentées par l'embarras des examens qui viennent de déferler dans le débarras » pensa Albert Tafong. « Je ne saurais tolérer qu'elle me déshonore de la sorte en étalant son échec au grand jour. Si elle pouvait encore m'écouter, je lui demanderais de venir s'asseoir à côté de moi pour la suite des examens et ainsi, pourrait-elle passer au moins deux des trois heures prévues pour une épreuve dans la salle ».

Si Albert Tafong avait su qu'Amina avait une façon spéciale et particulière de traiter les épreuves, il ne se serait fait aucun souci pour elle. En effet, il lui suffisait seulement de dessiner et de colorier en rouge un cœur d'homme au centre de sa copie et de l'entourer par quatre belles roses.

Dans le grand amphithéâtre, l'ambiance était surchauffée et la tension ne cessait de monter. N'en pouvant plus, un étudiant regagna le dehors en flèche comme le font certains en cas de surveillance sévère afin de consulter ce qu'ils appelaient aide-mémoire. Il fut suivi par un surveillant. Après une brève négociation, il regagna l'amphi en s'écriant avec enthousiasme : « les cop's, tout est clair ». En un clin d'œil, la salle fut inondée de pages de cahiers et de livres arrachées, de petits bouts de papier portant des écrits en très petits caractères... Certains étudiants désertèrent les premières tables pour se réfugier à l'arrière de l'amphi. Dégoûtés par la parade désolante des bouts de papier qui circulaient de mains en mains, Albert Tafong et quelques amis regagnèrent les premiers bancs.

A la fin de l'épreuve, une quête fut organisée par les étudiants afin d'honorer le pacte signé avec les surveillants. Albert Tafong et ses amis vilipendèrent une telle initiative avec la dernière énergie et décidèrent de ne pas donner le moindre sou, fut-il symbolique. Pour eux, il ne pouvait s'agir de rien d'autre que de la panique des faibles devant les examens. « Quoiqu'ils fassent, nous serons en tête du peloton » conclurent-ils dans une certaine sérénité.

La première épreuve venait de s'achever. Les étudiants sortaient des amphithéâtres en file indienne, marchaient quelques minutes ensemble, puis se dispersaient. Certains se réfugiaient dans un lieu calme afin de jeter un dernier coup d'œil dans leurs cahiers avant le début de la deuxième épreuve. D'autres prenaient le chemin des cachettes pour renforcer et assurer leurs aide-mémoires. Albert Tafong et ses amis se dirigèrent vers le restaurant universitaire en se disant que c'est le ventre qui porte la tête.

On n'était plus qu'à quelques minutes de la deuxième épreuve. Amina ne s'était pas encore montrée. Elle était en train de se reposer tranquillement sur son lit. Le retard pour elle n'avait aucune signification. Il lui suffisait seulement de faire un tour dans la salle d'examens pour coder sa copie et rentrer.

Les étudiants avaient déjà regagné leur place dans les amphithéâtres. Les épreuves furent distribuées et chacun se concentra sur sa copie. Quelques minutes après, des cris retentirent. C'était Amina qui venait de faire son entrée dans la salle. Son extrême rapidité lors du déroulement de la première épreuve était encore présente dans tous les esprits. Elle prit une feuille et regagna sa place. Un surveillant la rejoignit et lui fit savoir qu'elle n'avait pas pris le sujet. Elle sourit tendrement, prit nonchalamment une épreuve, la plia et la mit sur la table.

Albert Tafong avait à peine fini de lire le texte à commenter qu'un bourdonnement assourdissant se propagea dans la salle. En relevant la tête, il aperçut Amina en train de franchir le seuil de la porte pour regagner le dehors.

Le deuxième jour d'examen ne fut guère différent du premier. Amina n'était pas venue s'asseoir à côté d'Albert Tafong. Elle avait traité les épreuves avec la même vitesse que le premier jour et, parfois même, cette vitesse était battue en brèche. Et les examens continuèrent ainsi tant qu'ils purent continuer. Vers la fin de ceux-ci, l'extrême rapidité d'Amina n'inquiétait plus ses camarades. Certains curieux prenaient des renseignements sur son nom et sa section pour pouvoir vivre ses résultats en direct du tableau d'affichage le moment venu.

Pour les uns, les examens venaient de connaître leur épilogue. Pour les autres, ils étaient sur le point de commencer. Pendant que ces derniers s'affairaient à ajuster leurs poches, Amina passait en revue le lourd dispositif qu'elle s'était acheté. Elle voulait juste s'assurer s'il était complet et efficace.

Albert Tafong et ses amis, convaincus d'avoir bien achevé leur formation, avaient déjà programmé des voyages d'agrément afin de savourer –disaient-ils- leur victoire académique et implorer la bénédiction ancestrale pour leur carrière professionnelle non lointaine. Pour eux, il

n'était pas question d'attendre les résultats des examens qu'ils avaient considérés comme une simple ballade de santé.

Le campus continuait de grouiller de monde. On avait beaucoup de peines à accepter qu'il s'agissait de la période d'après examens. Il suffisait seulement de faire un tour au campus et d'apercevoir Ovenga en train de tenir des discours devant des étudiants presque médusés qui le suivaient religieusement : « Je vous assure que vous avez très mal travaillé, particulièrement en ce qui concerne mes unités de valeur. J'ai distribué des zéro, des un, des deux...Je ne sais même pas si un seul étudiant a obtenu la moyenne. J'ai également rencontré mes collègues qui m'ont fait savoir qu'en leurs unités de valeur, les choses ne sont guère différentes. A présent, je ne sais pas ce qu'on peut encore faire pour vous. Si on peut repêcher quelques chanceux, on ne peut pas tout de même sauver toute la classe. C'est vous qui avez choisi d'échouer. Mes épreuves étaient des plus faciles ».

Un étudiant prit la parole et lui demanda de trouver un jour pour la correction de ces épreuves. Tous les étudiants souscrivirent à cette proposition, car se disaient-ils, « Une faute repérée et corrigée n'est plus jamais commise ». Le refus d'Ovenga fut catégorique : « Je n'ai pas du temps à perdre pour des épreuves si faciles qu'elles ne peuvent que rabaisser le niveau de l'enseignant émérite que je suis. J'en suis encore à me demander si c'est moi qui ai composé de telles épreuves. Tant pis pour ceux qui resteront. Mes épreuves de l'année prochaine seront quatre fois plus difficiles que celles de cette année et comme il m'a été signifié que certains surveillants étaient corruptibles, je surveillerais moi-même mes épreuves ».

Les étudiants, saisis par la peur d'échouer, restèrent quelques instants figés au milieu du campus. Ovenga, fier comme un charlatan qui vient de convaincre des crédules de leurs malheurs à exorciser contre de fortes récompenses, regagna son bureau en exhibant son stylo rouge avec ostentation. Il était convaincu que d'un moment à l'autre, son bureau serait pris d'assaut par des étudiants soucieux d'arranger leur situation.

Depuis la fin des examens, Albert Tafong n'avait pas pu rencontrer Amina. Il s'était déjà rendu chez elle trois fois sans succès. A chaque reprise, il l'avait attendu longuement ; même en rentrant, il espérait toujours la rencontrer sur son chemin, ce qui l'a empêché de laisser un mot sur sa porte. Il estimait déjà qu'un autre passage chez Amina sans succès serait de trop.

Ce matin-là, elle s'était réveillée plus tôt que de coutume. Une de ses amies, coiffeuse avait été invitée pour vérifier si la couverture n'avait pas dérangé la coiffure banane qu'elle s'était fait faire. Après quelques retouches nécessaires, elle prit congé d'Amina, non sans

l'avoir aidée à se vêtir et à porter ses bijoux. Au moment où elle franchissait le seuil de la porte, Albert Tafong apparut. Il voulut se jeter sur elle de tout son corps pour l'embrasser, mais la délicatesse de ses meilleurs atours l'en dissuada. Il dut se contenter de prendre sa main et de la baiser. Ils se fixèrent longuement et tendrement, mais sans dire le moindre mot. Enfin, Amina rompit le silence.

- Comment vas-tu Alberto ?

-Je t'ai déjà dit que lorsque je suis avec toi, tout va bien.

-Heureusement que tu es venu très tôt ; j'étais sur le point de...

-Prendre le chemin de chez moi ?

-Oh ! Que non ! Tu sais que depuis la première manche des examens, je n'ai pas encore mis pied au campus.

-Dis-donc ! Où vas-tu avec ce genre d'habillement ? Y aurait-il une occasion de réjouissances quelque part ? Tu es habillée comme une jeune fille allant rencontrer son fiancé pour la première fois ou comme une femme le jour de ses noces.

-Loin de moi tout cela. Nous ne sommes plus à l'époque où c'est seulement le mariage qui semblait tirer la femme des ténèbres. Tu sais que pour affronter tout examen, il faut une préparation très minutieuse.

-Que veux-tu insinuer par là ?

La surprise d'Albert Tafong avait fini par surprendre Amina. Elle comprit une fois de plus qu'il ne comprenait pas encore le système de leur école. Elle ne voulait plus se donner de la peine pour lui expliquer ce qu'il avait toujours refusé de comprendre.

Les deux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Pendant qu'Amina attendait le taxi, Albert Tafong regagnait sa demeure. Arrivé chez lui, il porta son sac de voyage et prit le chemin de la gare routière.

Trouver le taxi ce matin-là ne fut pas facile pour Amina. Certains lui paraissaient trop vieux, surtout quand elle jetait un coup d'œil sur ses vêtements scintillant et reflétant les premiers rayons du soleil matinal. Elle voulait absolument être le premier passager pour ne pas se laisser froisser les vêtements, dans le cas contraire, elle était prête à prendre un taxi en course pour exclure toute possibilité de surcharge. Finalement, un taxi se pointa ; elle le héla et le taximan accepta de la laisser à l'entrée du campus. Très précautionneusement, elle prit place à côté du conducteur.

En arrivant au campus, elle aperçut beaucoup de camarades de classe. Le campus grouillait de plus de monde qu'en période de cours. Mais cela ne l'avait point surprise, car elle savait bien que les vrais examens venaient de commencer. Une pluie d'enveloppes était

en train de s'abattre sur les enseignants. Il y en avait dont le tiroir menaçait de s'éclater. Le commerce des enveloppes était devenu très florissant autour du campus. Les boutiquiers avaient fini par se poser des questions sur cette forte demande d'enveloppes. Faute de mieux, ils crurent que c'est parce que c'était la fin du deuxième semestre que les étudiants écrivaient beaucoup de lettres pour informer leurs parents ou relations au sujet de la fin de l'année académique.

Après avoir achevé de faire le porte à porte, certains étudiants quittaient le campus, le visage très illuminé. On était très loin de la mine maussade affichée pendant les examens ordinaires. Ils venaient certes de faire beaucoup de dépenses, mais cela ne les inquiétait aucunement. L'essentiel pour eux, c'était seulement de réussir à sortir de l'école. Leur sac, désormais vide, pendait à l'épaule. Les bouteilles de "Ricard" ou de "Campari" venaient ainsi de changer de propriétaire. Chaque fois qu'il y avait entente entre eux et un enseignant, ce dernier arrangeait leurs notes.

Amina se dirigea vers le bureau d'Ovenga. En y arrivant, les étudiants qui attendaient en file indienne lui firent savoir qu'il venait de sortir, accompagné par deux étudiants. Ceux-ci avaient préféré l'amener dans un bar avant de négocier ; ainsi avaient-ils la possibilité de le gaver de bières, de cigarettes et de le gagner le plus rapidement possible pour leur cause.

Amina resta quelques instants indécise. Elle se demandait s'il fallait attendre Ovenga ou s'il fallait plutôt se rendre dans le bureau d'un autre enseignant. Mais juste au moment où elle s'était décidée de se débrouiller ailleurs, ce dernier se pointa au portail, un stylo rouge en main. D'une démarche allègre et avec la fierté d'un ivrogne en début d'overdose, il rejoignit les étudiants. Une voie se fraya dans la masse compacte et il entra dans le bureau, suivi d'Amina.

« Tu es particulièrement belle ce matin » remarqua Ovenga.

« Je le sais » répliqua Amina en penchant légèrement son visage en direction d'Ovenga. Lorsque ses deux lèvres atteignirent sa joue, il sursauta légèrement et le stylo rouge qu'il tenait tomba. Amina le ramassa.

« Cette fois-ci, tu t'es beaucoup fait attendre, je m'apprêtais déjà à mettre deux gros macabos sur tes copies » bredouilla-t-il.

« A propos, où sont ces copies ? » demanda-t-elle anxieusement.

Il lui montra le tas de copies indiqué. Elle fit sortir ses copies du lot, y apposa des notes et les lui remit en souriant. Il signa sans même voir les notes qu'elle venait ainsi de s'octroyer. Il s'agissait de 19/20. Dès qu'il découvrit ces notes, il la félicita et lui fit même savoir qu'elle venait ainsi de se hisser loin en tête de peloton en ses unités de valeur.

Elle était certes contente, mais le poids du reste des unités de valeur semblait lui ravir cette joie. Lorsqu'elle signifia à Ovenga son intention de poursuivre les examens chez les autres enseignants, celui-ci l'invita à ne plus se déranger. « Tu n'as rien à craindre, je vais rencontrer mes collègues tout de suite et tu auras de très bonnes notes partout. Ce serait un crime irréparable de faire échouer une beauté pareille, ton départ d'ici va même libérer certains collègues dont le cœur menaçait de déchirer la cage thoracique à ta rencontre. Les loups ne se dévorent pas entre eux. Va préparer l'unité de valeur gastronomique et surtout la fête » conclut-il. Ils se serrèrent la main et Amina regagna le dehors, une mer d'allégresse dans le cœur.

Le séjour d'Albert Tafong en terre natale fut très bref. Dès son retour chez lui, son regard fut attiré par une enveloppe à moitié introduite dans sa boîte à lettres. En ouvrant cette enveloppe, il reconnut l'écriture d'Amina. Débordé de joie, il préféra lire cette missive à tête reposée. Car c'était sûrement une preuve qu'Amina était revenue et lui revenait désormais. « Quels êtres imprévisibles, ces femmes ! » se dit-il. « Quand nous les poursuivons, elles fuient et quand nous fuyons, elles nous poursuivent ».

Il ne put contenir l'impétueux sentiment de félicité qui l'envahissait. Parfois, il se surprenait en train de rire aux éclats ou de sautiller comme un cabri pétillant de santé. Il y avait de quoi festoyer. Une victoire amoureuse ne venait-elle pas de se greffer à sa victoire académique ? En défaisant son sac de voyage, il ne cessait de penser à Amina. Son visage calme, jovial et doux lui promettait d'imminentes parties amoureuses. Dès qu'il eut fini, il eut envie de se rendre chez elle. Mais avant de quitter sa chambre, il se résolut à lire la missive, car il se disait qu'il devrait y être question des inquiétudes d'Amina pendant son absence et surtout de son ardent désir de le revoir.

Il prit place à sa table d'études et se mit à lire la lettre : « Voici deux jours que les résultats ont été affichés au campus. Dans l'ensemble, tout s'est bien passé. Je regrette seulement que quelques malheureux prétentieux aient refusé de comprendre le système de notre école. Ils sont au nombre de cinq. Je ne peux être que très désolée de te faire savoir que tu fais malheureusement partie de ceux-là. Tu t'es débrouillé à ne pas valider l'unité de valeur, Grammaire anglaise de l'enseignant Ovenga. Quant à moi, j'ai été première de notre classe avec félicitations de tous les membres du jury. Pour le moment, il est très difficile de me rencontrer à la maison, puisque si je ne suis pas à une fête quelque part, je serais en train de préparer une autre ailleurs. La mienne aura lieu dans un mois. Aucun des camarades de classe n'a voulu t'inviter. En ce qui me concerne, je peux encore tolérer ta compagnie... »

Albert Tafong n'en pouvait plus de colère. Il froissa la missive et prit le chemin de l'école. Il ne pouvait douter des mots d'Amina. Il voulait tout de même voir de ses propres yeux cette sous-moyenne en Grammaire anglaise. Tout son édifice du savoir bâti en deux décennies était par là même remis en cause et menacé d'écroulement. Était-il incapable de construire une phrase juste ? Il ne pouvait le croire. Son seul souci était de rencontrer Ovenga. Après avoir constaté les dégâts au tableau d'affichage central, il se dirigea vers son bureau et ce qui devait arriver arriva.

Depuis qu'Albert Tafong avait été déporté manu militari dans une cellule d'une gendarmerie de la ville, il s'était enfermé dans un mutisme obstiné. De temps en temps, il notait l'essentiel des pensées qui se bouscuaient dans sa tête sur un bout de papier qui avait échappé à la surveillance somme toute minutieuse de ses geôliers.

Plongé dans ses méditations un matin, il n'avait pas aperçu le geôlier-chef faisant la ronde des cellules. C'est pourquoi il ne s'était pas mis au garde-à-vous comme tous ses compagnons de fortune. Celui-ci crut que c'était un acte de bravoure et de défi. C'est ainsi qu'il glissa subrepticement auprès de lui et lui décocha une puissante gifle. Il perdit connaissance et roula sur le sol comme un fauve abattu sur le versant d'une montagne.

En essayant de le relever, on découvrit sur lui un papier sur lequel on pouvait lire les mots suivants :

« Me voici assis au fond de ce cachot depuis une semaine. Ce n'est pas l'humidité de ce ciment sur lequel je suis contraint de passer mes nuits qui m'énerve. Ce n'est pas l'exiguïté de cette cellule qui me dérange. Ce n'est non plus la promiscuité de ce lieu infect qui me désole. C'est ce laisser-faire et ce laisser-aller institutionnalisés dans l'île du gombo qui me donnent le vertige, me ravissent le sommeil et menacent de m'arracher le cœur.

Quant aux larbins d'un certain ordre qui sont venus au campus l'autre jour pour procéder à mon arrestation, je n'ai pas de mot à perdre sur eux. Qu'ils sachent seulement que je leur ai permis de m'arrêter, car je n'ignorais pas leur vénalité incommensurable.

En ce qui concerne Ovenga, je n'ai rien contre lui. Il n'est que le produit négatif et nuisible d'un système en passe d'ériger la corruption en règle. Il ne saurait être une exception dans cette île du gombo où le langage de la poche ou de la mallette prime sur tous les autres.

J'aurais dû traîner ce trafiquant de notes devant la barre, mais j'ai vite fait de réaliser que ceux qui y travaillent ne sont guère différents de lui. C'est seulement quelques rares fois qu'ils réussissent à résister à l'attrait du gombo.

Il peut certes rétorquer qu'il s'agit là de sa part d'avantages de service comme on en trouve dans les ministères, les hôpitaux, les commissariats... de cette île ; mais sait-il seulement ce qu'on gagne en formant bien un homme ? Le gombo n'a-t-il pas déjà englouti sa conscience professionnelle en le transformant en vecteur de l'ignorance ?

Une fois de plus, je précise que je n'ai rien contre ce vil fossoyeur de l'avenir de la jeunesse de l'île du gombo. C'est le système qui l'engendre, qui le rend possible que je plains. Un système qui nie le mérite de l'Homme et ne privilégie que le gombo ne peut entraîner que la ruine totale d'une société... »

C'est avec beaucoup de jubilations que ses bourreaux gardèrent cette lettre comme pièce à conviction à verser dans son dossier pour accélérer sa condamnation avant le jour de son procès.

Comme Albert Tafong agonisait de temps à autre, il fut décidé de l'évacuer dans un centre hospitalier. Pareille mission fut confiée aux deux soldats qui avaient procédé à son arrestation au campus. En apercevant ses tibias qui n'étaient plus que deux maigres bâtons tourmentés par les écorchures des rangers, ils ne purent s'empêcher d'avoir pitié de lui. Ils en étaient venus à se demander pourquoi ils avaient été si cruels envers lui le jour de son arrestation.

Dès qu'ils arrivèrent à l'hôpital, on interna Albert Tafong dans la salle de réanimation. Convaincus de ce que son coma allait durer plusieurs jours, ses gardiens s'offraient beaucoup de liberté. C'est ainsi qu'un jour alors que le soleil matinal berçait la vaste cour de l'hôpital de ses doux rayons et que ses gardiens savouraient cette chaleur divine avec beaucoup de délectation et de satisfaction, Albert Tafong se leva, se poudra le visage à l'aide du mélange de quelques comprimés écrasés et fondit dans la nature. C'est sûr que de nos jours il a déjà bouclé son plan stratégique de lutte contre cette gangrène qui mine la société toute entière et est sur le point de revenir dans son île natale affronter et défaire les corrompus de tous bords ; combat qu'il entend mener intrépidement pour le restant de ses jours.